

FAUT-IL SE MÉFIER DES EXCÈS DE LA TRANSPARENCE ?

Élisabeth Roudinesco

in René Frydman et al., Tout dire ? Transparence ou secret

Presses Universitaires de France | « Hors collection »

2012 | pages 45 à 47

ISBN 9782130591764

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/tout-dire-transparence-ou-secret-9782130591764-page-45.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Faut-il se méfier des excès de la transparence ?¹

ÉLISABETH ROUDINESCO

« L'instrumentalisation de la transparence conduit au pire. »

En 1985, Mikhaïl Gorbatchev mit en œuvre en Union soviétique une politique dite de transparence – ou *Glasnost* – qui avait pour objectif de poursuivre le processus de déstalinisation initié par Khrouchtchev en 1956, lors du XX^e Congrès du PCUS. Mais, au lieu de s'en tenir à un rapport secret, il entendait dénoncer publiquement toutes les formes de refoulement d'un passé qui avait conduit le communisme à son plus grand désastre. Aussi bien la *Glasnost* – qui accompagnait la *Perestroïka* (ou restructuration économique) – eut-elle pour conséquence non point de révéler ce que l'on savait déjà depuis des décennies, mais de donner au peuple tout entier le droit de s'exprimer librement. Il souhaitait réformer des institutions vermou-lues, mais sans le savoir il participait à l'écroulement final d'un système totalitaire. Au lieu d'une réforme, il avait initié une révolution.

La *Glasnost* contribuait à la chute d'un régime fondé sur des délires, des persécutions, des arrestations arbitraires. Et, en tant que

1. Forum *Libération*, Rennes, 14 avril 2011. Thème : « Le respect ». Texte préparatoire de l'auteur au débat entre Élisabeth Roudinesco et Edwy Plenel : voir *Libération*, 7 avril 2011.

telle, elle mit fin à une forme de transparence que l'on appellera perverse ou dictatoriale, celle qui permet à un État de surveiller tous les citoyens. En témoigne le film de Florian Henckel von Donnersmarck, *La Vie des autres*, tourné en 2006, et qui montre comment fonctionnait un tel système dans l'ancienne République démocratique allemande. Chaque sujet était regardé comme un suspect et jamais comme un humain. Aussi était-il condamné à être transparent, c'est-à-dire traversé dans son corps et ses actes par l'œil invisible du grand ordonnateur des surveillances policières (la Stasi).

Dans les régimes démocratiques qui reposent sur le principe des libertés – opinion, association, mœurs, religion –, la question de la transparence se pose différemment. Le respect de la vie privée suppose, d'une part, que chaque individu ait droit à son intimité et, de l'autre, que la gestion des affaires sociales et politiques soit, au contraire, parfaitement visible. À cet égard, la liberté de la presse et des médias audiovisuels est telle que les crimes, mensonges et délits commis par des États ou des personnes publiques, d'un bout à l'autre de la planète, peuvent être révélés en temps réel à l'opinion : bavures militaires, viols, abus de confiance, fausses informations. Mais, si l'on n'y prend pas garde, un tel pouvoir, aujourd'hui mondialisé, peut aussi contribuer à un excès de la transparence, notamment s'il se laisse séduire par des *hackers* convaincus que le déballage de milliers de documents à caractère confidentiel peut être de nature à épurer les États de leurs mauvais penchants. Il peut également devenir pervers et même délirant si, comme dans la presse anglo-américaine, on se livre à des assassinats médiatiques concernant la vie sexuelle des célébrités : hommes et femmes.

A contrario, ce même pouvoir médiatique peut favoriser une éthique de la responsabilité. On se souvient par exemple que, lors de la destruction des tours jumelles du World Trade Center, le 11 septembre 2001, les directeurs des chaînes de télévision décidèrent de ne pas montrer les images des hommes qui se précipitaient dans le vide et de les archiver : pas d'exhibition de la mort en direct mais pas de négation de l'événement. De même, à chaque catastrophe, à chaque massacre, on choisit d'héroïser une situation en privilégiant le cou-

Faut-il se méfier des excès de la transparence ?

rage ou la détresse : un Chinois dissident face à un char, une rescapée japonaise aux allures de madone au milieu des décombres. On évite alors la névrose de la transparence, c'est-à-dire l'illusion que la réalité brute – archive, image, texte – puisse devenir la mesure de toute vérité. On ne peut pas tout dire, tout voir, tout montrer.

Telles sont les métamorphoses de la transparence. Il faut la valoriser tout en critiquant ses dérives et sans oublier que son instrumentalisation conduit au pire.